

Publié dans G. Comet (éd.), L'outillage agricole médiéval et moderne et son histoire, P.U. du Mirail, 2003, pp. 281-295.

n° 6-6

2003b

LA FAUX

Un outil emblématique de l'agriculture européenne 

par F. Sigaut

On reproche souvent aux historiens de négliger l'histoire des techniques. S'agissant de la faux, ce reproche est un peu moins fondé que d'habitude¹. Néanmoins, quantité de questions restent posées. Je vais les évoquer brièvement, moins pour proposer des réponses qui sont trop souvent encore hors d'atteinte, que pour donner une idée des tâches qui restent à accomplir. L'histoire des outils ne relève pas de l'anecdote, celle de la faux moins que toute autre.

Importance et spécificité de la faux

On le sait, mais il vaut tout de même la peine de le rappeler: la faux, c'est aussi le foin et la prairie. C'est le foin, c'est-à-dire une des bases de l'élevage et de l'utilisation des animaux dans la plupart des agricultures de l'Europe pré-industrielle. Et c'est la prairie, c'est-à-dire un des composants les plus caractéristiques de ses paysages.

Car il faut aussi rappeler que ni la prairie dite « de fauche » (ou encore le pré), ni le foin, ni la faux n'ont d'existence en dehors de l'Europe et de quelques-unes de ses colonies, avant le XX^e siècle. Il y a naturellement quelques exceptions, sur lesquelles je ne peux insister ici : elles sont trop peu importantes pour faire plus que confirmer la règle. La faux, le foin et la prairie (de fauche) forment un ensemble qu'on ne trouve qu'en Europe.

Pourquoi en va-t-il ainsi ? Pourquoi n'y a-t-il pas de foin ni de prairie sans la faux ? Et pourquoi seulement l'Europe ? Répondre à la troisième question est un objectif trop lointain

¹ On dispose en effet d'une littérature non négligeable sur ce sujet. Je n'en donnerai toutefois aucune citation, car un livre est en préparation auquel je me permets de renvoyer le lecteur.

pour que nous en disions davantage ici. En ce qui concerne le foin et la prairie, les choses sont plus faciles : quelques mots suffiront.

Pourquoi n'y a-t-il pas de foin là où il n'y a pas de faux ? On peut récolter l'herbe autrement, à la faucille par exemple, et cette pratique est effectivement attestée un peu partout. Mais les rendements ne sont pas du même ordre. À la faucille, on peut récolter de petites quantités pour être consommées au jour le jour (« l'herbe aux lapins » de nos grands-mères). Avec la faux, qui va au moins dix fois plus vite, on peut récolter en quelques semaines des quantités de fourrage suffisantes pour une partie de l'année. Il y faut d'ailleurs en plus toute une organisation pour faner l'herbe, la transporter, la stocker...

Mais si la faux est un outil efficace, c'est aussi un outil coûteux. Pas question de l'employer sans précautions et dans des terrains inégaux, caillouteux, motteux, où on risquerait à chaque instant de l'ébrécher. On trouve déjà chez Columelle des recommandations détaillées sur la façon d'aplanir les prairies, *ita ut necubi ferramentum foenisecis possit offringere* (*Re Rust.*, II, 17). Au XIX^e siècle, les usages locaux ne sont pas moins explicites sur l'obligation faite au preneur de tenir les prés « à faux courante » en épierrant, en étaupinant, en nivelant les ornières, etc. Nos prairies « naturelles » sont beaucoup plus artificielles que leur nom l'indique. Elles ont été créées pour la faux.

Les modes d'élevage où la faux n'existe pas

Une autre façon de faire ressortir l'importance de la faux est de voir comment les choses se passent là où on ne l'utilise pas.

On peut répartir les modes d'élevage en deux grandes catégories, suivant l'importance des réserves de fourrage qui y sont impliquées.

Lorsqu'il n'y a pas de réserves du tout, il faut impérativement déplacer les animaux de pâturage en pâturage, au rythme des saisons. C'est l'élevage nomade, dont on sait combien les formes sont multiples dans les diverses régions du monde. En Europe, et plus particulièrement au bord de la Méditerranée, l'exemple le plus connu est la *transhumance*, sur laquelle la littérature est tellement abondante qu'il est inutile d'en dire ici davantage. Un exemple moins connu est celui des *shielings* d'Écosse et d'Irlande. Il s'agit de pâturages d'été, situés dans les collines à l'écart des villages, où les animaux séjournent sous la garde des jeunes, notamment des jeunes filles chargées aussi de traire les vaches et de faire le beurre, du 1^{er} mai au 31 octobre en principe. (D'où l'importance des fêtes du 1^{er} mai et du 1^{er} novembre dans une grande partie de l'Europe, où elles marquaient les deux dates majeures du calendrier agricole.) En hiver, c'est-à-

dire de novembre à avril, les animaux sont ramenés au village où ils paissent dans les chaumes. Dans les descriptions qu'on a de ce système depuis le XVI^e ou le XVII^e, la faux et le foin sont présents, bien sûr. Mais il n'en était pas ainsi à l'origine. La faux n'est introduite en Irlande qu'à la fin du XII^e siècle, lorsque le pays est conquis par les Anglo-Normands. Auparavant, les troupeaux étaient au pâturage toute l'année. Le système avait un défaut grave, celui d'être incompatible avec un enneigement un tant soit peu prolongé. Il est rare que la neige tienne plus d'une ou deux semaines de suite en Irlande. Mais lorsque cela arrivait, les conséquences sur le bétail étaient catastrophiques. De cela, une idée est à retenir : le développement de la faux a quelque chose à voir avec la rigueur des hivers, et surtout l'enneigement.

C'est peut-être pour nourrir les animaux de travail qu'on a dû commencer à constituer des réserves. Car indépendamment des problèmes posés par l'alternance des saisons, les animaux qui travaillent doivent être nourris autrement qu'en les laissant pâturer. C'est en tous cas l'impression qui se dégage de la lecture de Caton l'Ancien. Chez lui, on utilisait un peu tout et n'importe quoi – y compris du foin, mais en quantité si réduite que cela a étonné certains de ses éditeurs. Notre étonnement sera moindre si nous considérons que Caton n'avait à sa disposition que des *falces* qui ne ressemblaient en rien à nos faux actuelles, et qui ne permettaient sans doute que des rendements à peine supérieurs à ceux d'une faucille.

En l'absence de faux, les seules ressources susceptibles de fournir des réserves fourragères de quelque importance sont, en dehors des grains eux-mêmes, la paille, le feuillard et certaines plantes de contre-saison.

La *paille* est importante partout. Elle l'est plus particulièrement dans les pays méditerranéens, où la pratique du dépiquage, surtout lorsqu'il se pratique à l'aide de traîneaux (*tribulum*, *plaustellum*), produit une paille finement hachée que tous les auteurs présentent comme un fourrage très supérieur à la paille ordinaire. Dans de nombreuses régions, cette paille faisait l'objet d'un stockage extrêmement soigné, indice de la valeur qu'on lui attribuait. Nous manquons malheureusement (cette constatation ne reviendra que trop régulièrement dans la suite) des études comparatives détaillées qui nous permettraient d'en dire davantage.

Le *feuillard* – on peut donner ce nom aux feuilles d'arbres récoltées pour servir de fourrage, le plus souvent sous la forme de rameaux coupés avec leurs feuilles – a aussi été important un peu partout. Caton en parle, bien sûr. C'est aujourd'hui la base de l'affouragement des animaux de travail dans une bonne partie des régions himalayennes (Népal notamment) et ici ou là dans le Dekkan. En Europe, on en trouve des traces jusqu'au XIX^e siècle dans les régions de bocage, où il ne s'agit toutefois que d'un appoint. Mais dans le nord-est (Finlande, Suède, Pays Baltes), le sud-est (Bulgarie, Macédoine, Grèce du Nord) et le

sud-ouest (Estrémadure) du continent, il y a des régions où le feillard, sous une forme ou sous une autre, est resté de première importance jusqu'en plein XX^e siècle. Une thèse a été récemment publiée en Suède sur ce sujet. La récolte des feuilles peut se faire à la main : c'est par exemple l'érusage des ormes en Anjou. Le plus souvent, toutefois, les rameaux sont coupés à la serpe, ou tout au moins rabattus pour que les animaux puissent les consommer. Il est vraisemblable que le feillard a conservé son importance le plus longtemps dans les régions où la faux est arrivée le plus tard.

Quant aux *plantes de contre-saison*, un bon exemple est le « chou à vaches » du Poitou, qu'on plante dans les champs de blé après la moisson, et qui résiste assez bien au froid pour qu'on puisse le laisser en terre en hiver et le récolter au fur et à mesure des besoins. D'autres, comme les raves, navets, betteraves et autres « racines », fournissent une ressource semblable pourvu qu'on les stocke à l'abri du gel. Ces plantes ont fait l'objet, on le sait, d'une propagande particulièrement intense au XVIII^e siècle (les *turnips* d'Angleterre), mais leur culture est beaucoup plus ancienne. Bien qu'il soit fort difficile de le savoir, elles ont pu avoir une certaine importance localement.

Il n'est pas dit qu'il n'y ait pas eu d'autres ressources encore (les glands ?), que nous n'avons pas su voir. Mais peu importe pour l'instant. Ce qu'il s'agissait de montrer, c'est qu'il existe plusieurs alternatives au système faux-foin-prairie, qui ont joué un rôle plus ou moins important avant que celui-ci ne prenne tout son développement. Il faudra un jour pouvoir comparer méthodiquement ces divers systèmes entre eux, si on veut mesurer le rôle qui a été celui de la faux dans l'évolution des agricultures européennes,

Qu'est-ce qu'une faux ? Qu'est-ce qui n'est pas une faux ?

La faux est un outil qui nous est encore si familier (pour combien de temps ?) qu'on a du mal à imaginer qu'elle puisse poser des problèmes d'identification. Et pourtant elle en pose, comme n'importe quel autre outil, dès lors qu'on élargit ou qu'on précise un peu l'enquête. Je résume ci-dessous les points qu'il me semble nécessaire d'avoir présents à l'esprit lorsqu'on cherche à savoir si tel outil est ou non une faux.

Disons d'abord que la faux est un outil *lancé* (la « percussion lancée » d'A. Leroi-Gourhan), ce qui l'oppose aux outils *posés* comme la faucille.

La faux est aussi un outil manié à *deux mains*, par opposition aux outils lancés mais tenus d'une *seule main* comme le volant et la sape.

La faux est encore un outil qui sert à récolter l'herbe ou, plus récemment, les céréales, par opposition aux outils du même genre qui servent à récolter les plantes de landes (bruyères, ajoncs, genêts...), les plantes de marais (roseaux, joncs, laïches...), certaines légumineuses (fèves, pois...) ou tout simplement les chaumes de céréales récoltées haut à la faucille. On a oublié l'importance que ces outils ont pu avoir autrefois, et les rares exemplaires qui en restent dans les musées sont souvent mal documentés. Disons seulement ici que la plupart d'entre eux étaient lancés et maniés à deux mains comme la faux, dont ils diffèrent pourtant beaucoup par la morphologie. La faux n'est donc pas seule dans sa catégorie. Elle fait partie de toute une gamme d'outils, certes bien moins importants qu'elle au total, mais qu'il ne faut pas négliger pour autant.

La classe des « faux » proprement dites n'est d'ailleurs pas uniforme. Il est vrai qu'à l'intérieur des limites d'un pays comme la France, les différences – relevées avec soin par les ethnologues – sont presque insignifiantes. Mais dès qu'on s'éloigne un peu, cela cesse d'être vrai. L'Angleterre, la Suède ont des lames dont la structure est très différente des nôtres, même si le maniement de ces outils reste à peu près le même. Et en Carélie comme en Arménie, on trouve des faux que j'ai appelées « bilatérales », car elles sont faites pour être lancées indifféremment de droite à gauche et de gauche à droite. Il est évident que la morphologie de ces outils diffère totalement de celle de nos faux « unilatérales » (c'est-à-dire fonctionnant uniquement de droite à gauche) d'Europe occidentale. Historiquement, il semble bien que ces faux bilatérales (en russe : *gorbuša*) aient eu une distribution géographique beaucoup plus large dans le passé, et que la Carélie et l'Arménie, où on a pu les observer au début du XX^e siècle, représentent leurs derniers refuges. On n'a pas d'indices de la présence de ces faux en Europe occidentale. Elles nous intéressent tout de même parce que nous ignorons tout de la façon dont étaient maniées les premières faux, avant et au début de l'époque romaine. On ne peut donc pas écarter sans examen l'hypothèse que ces faux primitives aient été maniées bilatéralement, à la façon carélienne, et que le mode unilatéral, qui nous semble naturel seulement parce qu'il nous est familier, ne se soit imposé que plus tard. Mais pour en avoir le cœur net, il faudra reprendre en détail l'étude des outils connus, qui n'a pas été faite dans cette perspective.

Les principales étapes chronologiques de l'histoire de la faux

Dans l'état actuel de nos connaissances, j'en proposerai cinq :

1. Les origines. Les premières « faux » sont datées de l'Âge du Fer final (La Tène), c'est-à-dire du IV^e ou du III^e siècle avant J.-C.
2. L'époque romaine classique et tardive (I^{er}-VII^e siècles après J.-C.). Première phase de développement et surtout de diversification des faux.
3. Le long Moyen Âge (VIII^e-XV^e siècles). La première lame de faux de type « moderne » a été découverte à Kerkhove (Belgique, près d'Audenarde) et datée de la première moitié du VIII^e siècle.
4. L'époque moderne (XVI^e-XIX^e siècle). L'Autriche acquiert un monopole presque total de la fabrication des faux pour toute l'Europe continentale.
5. L'époque contemporaine (XIX^e-XX^e siècle). L'emploi de la faux pour récolter les céréales se généralise, juste avant que l'apparition des machines ne vienne y mettre un terme définitif.

Je vais commenter brièvement ces cinq étapes, en insistant surtout sur les questions qui restent posées et les recherches qui restent à entreprendre.

1. Les origines

Sur les toutes premières « faux », il ne semble pas que l'état des connaissances ait beaucoup progressé depuis la publication de Vouga en 1923, qui elle-même faisait état de trouvailles remontant au milieu du siècle précédent.

Il y a au moins deux explications possibles à cela. La première est d'ordre général : les trouvailles d'outils sont statistiquement rares et passent facilement inaperçues, noyées qu'elles sont dans la masse des documents archéologiques. La seconde est plus spécifique : l'origine de la faux se situe dans une vaste région qui va de la Belgique à la Bohême, et de la Suisse à la Slovénie. Six à sept pays sont concernés, dont chacun a ses traditions, ses priorités, ses rythmes, etc., en matière d'archéologie. On conçoit combien la synthèse peut être difficile, sur une question qui est encore considérée comme un peu anecdotique par une majorité de chercheurs.

On retrouvera d'ailleurs cette difficulté aux chapitres suivants, et pour une raison très simple : l'histoire de la faux se situe dans un cadre européen. Les inventaires effectués dans le

cadre plus restreint de tel ou tel pays sont indispensables, mais insuffisants. Pris isolément, ils ne permettent pas de résoudre les problèmes, ni même souvent de les poser correctement.

Les faux de l'Âge du Fer sont assez courtes (30-50 cm ?), de faible courbure et sans renforts bien visibles. Dans les rares cas où on l'a retrouvé, le manche est court (moins d'1 m) et sans poignées. À vrai dire, on ne sait à peu près rien sur ces outils, et leur identification comme « faux » n'est qu'une probabilité raisonnable. Des analyses métallographiques permettraient probablement d'en savoir un peu plus ; il ne semble pas y en avoir eu beaucoup.

Ce qu'il y a de plus significatif, pour ce chapitre, c'est peut-être la répartition géographique des premières faux. La région est au centre du domaine celtique, la métallurgie y est partout déjà fort développée, et l'enneigement y limite sévèrement les ressources du pâturage pendant une bonne partie de l'hiver...

2. L'époque romaine

Il semble qu'à la faveur des siècles de « paix romaine », trois phénomènes se soient produits, même s'ils restent difficiles à mesurer : l'aire géographique de diffusion des faux s'élargit considérablement, y compris en dehors de l'Empire. Le nombre des faux utilisées dans les régions centrales s'accroît également beaucoup, si on admet qu'il est dans une certaine proportion avec le nombre de trouvailles. Et enfin les faux s'allongent, leur morphologie se complique et se diversifie, et on a la preuve qu'au moins dans certains cas, elles sont maniées à deux mains.

Je n'insisterai pas sur les deux premiers points parce que, dans l'état actuel des choses, il est difficile de produire d'autres arguments que des impressions assez subjectives. Mais c'est peut-être ici le lieu de signaler que la (Grande-) Bretagne, où la faux est arrivée dès avant la conquête romaine, est aussi le seul pays pour lequel on dispose d'un inventaire complet, par S.E. Rees (1979). Pour la seule Bretagne romaine, Rees a recensé plus de cinquante faux ou fragments de faux, provenant d'une trentaine de sites.

L'évolution morphologique des lames est, elle, une évidence. Elle aboutit, semble-t-il, à au moins deux modèles différents : des lames de longueur modérée, 60-80 cm, relativement larges, renforcées par une ou plusieurs nervures ; et des lames étroites, sans nervures, fortement recourbées du côté du manche, et dont la longueur atteint parfois des niveaux qui paraissent extravagants (plus de 2 m ! on se demande comment pouvaient être maniés de tels outils). Il ne faut pas donner à ces indications très sommaires plus de précision qu'elles n'en ont. L'essentiel est de retenir qu'à partir de l'époque romaine, les faux se diversifient, que des types différents apparaissent, soit dans des régions différentes, soit pour remplir des fonctions

différentes, et que tous ces types disparaîtront au bout de quelques siècles. Manifestement, l'époque est aux essais et à l'innovation.

Cependant, on continue à tout ignorer ou presque du maniement de ces divers types de faux. Aucun n'a été retrouvé avec son manche, et l'iconographie, qui commence à exister, n'est que d'une bien faible ressource. La seule chose qu'elle nous apprenne est que les manches n'ont toujours pas de poignées. Une seule représentation, la Porte Mars à Reims, montre un faucheur en action. Mais elle n'est connue que par des relevés datant du début du XIX^e siècle, dont l'authenticité doit être établie dans le plus grand détail, si la chose est encore possible. Il y a eu dans les années 1970 une tentative, due à K.D. White, pour retrouver par l'expérimentation le maniement des faux de Great Chesterford ; elle n'est pas vraiment convaincante, parce que l'auteur n'a pas fait autre chose que de concevoir, pour ces faux, un manche qui permette de les manier « à la moderne ». Ce qui était supposer le problème résolu.

Particulièrement intéressantes sont les trouvailles d'enclumettes, parfois accompagnées du marteau à rebattre. Car si leur identification est correcte, leur présence signifie que les techniques d'entretien du tranchant des lames étaient déjà proches des techniques actuelles. D'après J. Henning, les sites à enclumettes semblent propres au Nord de la Gaule, région d'où, justement, la faux « moderne » serait originaire.

3. Le Moyen Âge

La caractéristique du Moyen Âge, à partir du VIII^e ou du IX^e siècle, c'est l'abondance des sources, et notamment de l'iconographie. Sur la foi de celle-ci, mais sans que des inventaires complets aient été réalisés, on a longtemps cru que la faux moderne apparaissait vers le XII^e siècle. Mais en 1991, J. Henning a identifié, dans le dépôt de fouilles du site de Kerkhove (près d'Audenarde, Belgique), une faux de structure indiscutablement moderne, qui a pu être datée entre 650 et 750 après J.-C.

À quoi reconnaît-on une faux « moderne » ? À deux choses : la lame est relativement large, mais très peu épaisse, et cette faible épaisseur est compensée par une forte arête dorsale qui fait saillie sur sa face supérieure et qui donne à l'outil sa résistance et sa rigidité ; et la lame s'attache au manche par une queue qui fait un angle de 90° avec le dos, et de 20° environ avec le plan de la lame. D'après ces deux critères, la lame de Kerkhove est incontestablement moderne. Rajoutons que J. Henning connaît parfaitement l'Europe centrale et orientale, qui a longtemps été sa spécialité : personne n'est mieux placé que lui pour reconnaître l'originalité d'une trouvaille comme celle de Kerkhove.

En même temps que la faux moderne ou un peu plus tard, une autre innovation se manifeste : on fauche les avoines (parfois aussi, dans des circonstances qu'il faudrait pouvoir préciser, les orges). Mais cette innovation restera géographiquement limitée. Jusqu'au XIX^e siècle, le fait qu'on fauche les avoines, alors que les blés sont moissonnés à la faucille, se retrouve comme une opposition classique dans tout le nord du Bassin parisien, et sans doute aussi dans les régions voisines d'Allemagne, de Belgique, des Pays-Bas, d'Angleterre..., même si pour l'instant, on n'a pas délimité ces régions de façon précise.

Pourquoi fauche-t-on les avoines et pas les blés ? Disons d'abord qu'on ne fauche normalement que les avoines de printemps (et encore, pas partout), pas les avoines d'hiver. Cela suggère qu'il y a un rapport avec l'assolement triennal. Il y en a un aussi sans doute avec la technique des labours : l'avoine de printemps était semée sur un labour unique, à *plat*, et enterrée à la herse, alors que les autres céréales étaient le plus souvent semées sur un labour *en sillons* (ou en billons, comme on dit souvent, mais improprement). Or, comme le remarque Duhamel du Monceau au XVIII^e siècle, on ne peut faucher une céréale que si elle a été labourée à plat. Dernière possibilité, celle qu'en fauchant les avoines, récolte destinée aux animaux, on épargnait une main d'œuvre toujours insuffisante pour les moissons, récoltes plus urgentes car destinées aux hommes.

L'avoine joue donc un rôle primordial dans l'ensemble des mutations dont l'apparition de la faux moderne fait partie, et qui ont donné naissance aux agricultures de la moitié septentrionale de l'Europe pour un millénaire. À l'avoine, on peut d'ailleurs associer le seigle, qui a pu avoir une importance comparable sous d'autres aspects. Or nous sommes aussi mal renseignés que possible sur la chronologie de ces deux nouvelles cultures. À peine connues à l'époque de Pline, elles occupent une place de premier plan quelques siècles plus tard, et nous ne savons ni où ni quand les changements se sont effectués.

Pour en revenir à l'histoire de la faux au sens restreint du terme, trois questions restent posées pour le long Moyen Âge. Les deux premières relèvent de la géographie historique, si négligée et pourtant si essentielle dans notre domaine. Il s'agit, (1) de reconstituer les étapes de la diffusion de la faux moderne aux dépens des faux de modèles plus anciens, problème posé par la découverte de Kerkhove ; et (2) de voir ce qui se passe aux marges de l'Europe, là où les faux d'anciens modèles n'avaient pas pénétré. C'est évidemment avec des faux modernes que les Anglo-Normands arrivent en Irlande au XII^e siècle. Comment les choses se sont-elles passées dans des pays comme l'Écosse, la Scandinavie ou les régions méditerranéennes, où la situation était comparable ? Plus l'arrivée de la faux a été récente dans un pays, plus nous avons

de chances d'y trouver des sources écrites susceptibles de nous apprendre quelles en ont été les conséquences.

Notre troisième et dernière question porte sur la fabrication et le commerce des faux. Cette question, il est vrai, se pose dès les origines, et c'est seulement à partir du XVI^e qu'on a des éléments de réponse un peu complets. Pourquoi donc l'évoquer ici ? C'est que grâce aux efforts des archéologues, nos connaissances sur la métallurgie au Moyen Âge ont considérablement augmenté depuis vingt ou trente ans. Or, un peu paradoxalement, ce progrès n'a pas bénéficié à la fabrication de l'outillage, en tous cas de l'outillage agricole.

De plus, la faux, surtout la faux moderne, n'est pas n'importe quel outil. C'est une espèce de chef d'œuvre en soi dans l'art de forger. Pour obtenir une bonne faux, il faut en effet allier des qualités contradictoires : légèreté et résistance, rigidité sans fragilité, dureté du tranchant... La lame est un sandwich (ou un millefeuilles) de fer et d'acier, à laquelle est soudé un dos qui a lui aussi ses caractéristiques propres. Il faut des dizaines d'opérations successives pour obtenir une faux – une faux moderne du moins – avec pour chacune un coup d'œil, une pratique, une connaissance du matériau qui ne s'improvisent pas. Ce n'est pas n'importe quel forgeron de campagne qui peut fabriquer une bonne faux. Il faut donc qu'il y ait eu des ateliers spécialisés. Où étaient-ils ? Comment s'approvisionnaient-ils en matière première ? Comment et où écoulaient-ils leur production ? Encore une fois, nous allons voir que ces questions ont trouvé des réponses au moins partielles, pour l'époque moderne. Il est étrange de devoir constater que pour le Moyen Âge, elles ne semblent même pas avoir été posées.

4. L'époque moderne

À la fin du XVIII^e siècle, l'Autriche a le monopole de la fabrication des faux pour presque toute l'Europe continentale. Et ce monopole appartient à une de ses provinces en particulier : la Haute-Autriche (et non la Styrie, comme on le répète souvent) ; la région de production est la zone de piémont qui s'étend de Salzbourg vers l'est, sur une longueur de quelque 150 km, en direction de Vienne. Ailleurs, les anciens centres de production sont tombés à un rang tout à fait secondaire. Il y en a dans d'autres provinces autrichiennes comme le Tyrol ou la Styrie, mais qui ne fournissent que les marchés locaux. Il y en a en Allemagne, dans les collines qui bordent la rive droite du Rhin au sud de la Ruhr, qui ont conservé une certaine importance. Seules la Suède et l'Angleterre ont une industrie capable de couvrir les besoins de leurs marchés nationaux (et coloniaux ?) respectifs. Pour le reste de l'Europe, il n'y a rien, ou on ne sait pas. On sait qu'il n'y a rien en France parce que, lorsque le gouvernement de la Législative déclare

la guerre « au roi de Bohême et de Hongrie » en 1792, l'approvisionnement du pays en faux se trouve interrompu : l'épisode est à l'origine d'une documentation intéressante, qui a été repérée depuis longtemps par des historiens comme O. Festy ou R. Tresse. Mais pour tant d'autres régions de tradition métallurgique ancienne, on ne sait rien. Rien sur le pays de Liège, par exemple, si proche de la région d'origine des faux modernes. Presque rien sur les provinces alpines de l'Italie, si proches de l'Autriche. Rien sur la Bohême, la Silésie...

Comment est né le monopole autrichien ?

Aux XV^e et XVI^e siècles, l'Autriche a déjà une position forte, sinon dominante, due à la qualité de ses minerais, qui sont des carbonates. Elle a de plus les ressources hydrauliques qui permettent d'actionner un grand nombre de martinets. Le pays exporte déjà des faux, mais surtout des ébauches, qui correspondent au dernier terme de ce qu'il est possible de forger au martinet. Des ébauches aux faux finies, il y a encore de nombreuses opérations, mais manuelles, pour lesquelles les ateliers autrichiens n'ont pas de supériorité marquée sur les autres. La concurrence est donc encore assez ouverte ...

Tout cela change lorsque, vers 1600, un certain Konrad Eisvogel met au point un nouveau modèle de martinet, plus petit et plus rapide, qui permet d'aller jusqu'au bout dans le façonnage des lames. Un seul ouvrier remplace désormais une équipe de trois ou quatre forgerons travaillant au marteau à deux mains, avec des résultats plutôt meilleurs. Il n'est pas sûr que le personnage de Konrad Eisvogel n'ait pas quelque chose d'un peu légendaire. Mais la réalité et l'importance de son invention sont, elles, hors de doute. La filière de production des faux est entièrement mécanisée, du moins en ce qui concerne les opérations de forgeage proprement dites. Les faux autrichiennes n'ont plus seulement leur supériorité de qualité, elles sont aussi moins chères (ou pas plus chères) que leurs concurrentes. Il n'est guère douteux que là se trouve l'explication du monopole autrichien. C'est un exemple, finalement assez classique, de spécialisation et de concentration industrielles, consécutives à une innovation fondamentale.

On conçoit que cet exemple, fierté d'une province et d'un pays, ne soit pas passé inaperçu des historiens. Il reste qu'avant le XV^e siècle, nous ne savons rien, comme nous ne savons rien de l'histoire des centres de production allemands, anglais et suédois avant le milieu du XVIII^e siècle. Et pourtant, il fallait bien que les faux fussent fabriquées quelque part...

5. Les XIX^e et XX^e siècles

Dans l'histoire de la faux, le XIX^e siècle est celui de l'apogée et du déclin, qui se suivent de si près qu'on les dirait simultanés.

C'est l'apogée parce que la pratique de faucher les blés, qui était restée jusque là l'exception, se généralise. De ce seul fait, les besoins en faux font probablement bien plus que doubler. Ils augmentent aussi pour les foin parce que l'effectif des animaux à nourrir n'a jamais été aussi élevé. L'équipement de l'Europe en chemins de fer donne une impulsion extraordinaire aux transports de proximité, qui demandent des chevaux en grand nombre. Dans les villes notamment, les cavaleries connaissent une croissance exponentielle, à laquelle seule l'électrification mettra fin.

Mais dès la fin des années 1830, MacCormick et Hussey (on hésite encore sur leurs mérites respectifs) mettent au point la moissonneuse simple, et la moissonneuse-lieuse suivra une quarantaine d'années plus tard. La faux est reléguée au magasin des antiquités. Naturellement, les nouvelles machines ne se diffusent pas partout instantanément. Aux délais ordinaires en pareil cas, il faut ajouter ceux qui résultent des crises et des guerres. C'est ainsi qu'un emploi non folklorique de la faux a pu subsister ici et là jusque vers 1950, jusque vers 1960 peut-être. Mais à l'échelle de l'histoire les choses sont tout de même allées très vite. Il n'aura fallu guère plus d'un siècle pour qu'un outil vieux de plus de mille ans soit éliminé par les nouvelles machines.

Cela dit, ce n'est pas parce que cette histoire est proche de nous, ni parce qu'elle comporte des changements spectaculaires, qu'elle est bien connue.

L'histoire des techniques de la moisson au XIX^e siècle – le recul de la faucille, remplacée par la sape ou le volant, puis par la faux – a été faite pour l'Angleterre par E.J.T. Collins, il y a une trentaine d'années, dans une thèse restée non publiée. Il n'existe, à ma connaissance, rien de semblable pour les autres pays d'Europe.

L'histoire de l'industrie n'est guère plus avancée. Ici, on l'a vu, c'est l'Autriche qui fait exception. Mais la plupart des études de référence sont anciennes. Et en Angleterre comme en Suède, on n'a qu'un petit nombre d'articles, au contenu nécessairement schématique.

La géographie de la production reste fort incomplètement connue, surtout si on pense aux aspects quantitatifs : la production des différents centres, en volume et en valeur, leur aire de chalandise, la population qui en vit, les flux de matériaux et d'argent qui y transitent, etc. On a vu plus haut que les faux étaient coûteuses. C'est vrai, mais cela ne veut pas dire grand-chose parce que nous n'avons que des informations éparses et isolées sur le prix des faux, et sur ce que représente ce prix par rapport aux salaires et aux subsistances. Sur les techniques de fabrication elles-mêmes, il reste beaucoup à faire. Elles n'ont été décrites de façon satisfaisante que pour l'Autriche. Nous manquons des analyses comparatives détaillées qui nous permettraient

d'identifier les différences de procédés entre les différents centres, et d'en apprécier la signification exacte... Bref, c'est d'histoire industrielle qu'il s'agit, au sens le plus classique du terme. L'histoire de l'industrie des faux est à faire, c'est aussi simple que cela. Et pour en tirer tout le profit qu'on peut en attendre, il faut respecter deux conditions : travailler dans un cadre européen, et garder présent à l'esprit que la faux est un outil agricole. Cette histoire industrielle doit nous aider à mieux comprendre l'histoire de l'agriculture.

Le présent et l'avenir

Il peut paraître étrange de parler d'avenir pour un outil qu'on a dit relégué au magasin des antiquités depuis un bon siècle ! Et pourtant, il n'est pas impossible que la faux ait encore un avenir, sans commune mesure avec son passé naturellement, mais pas négligeable pour autant. Et cet avenir doit intéresser les historiens, car il représente la seule sauvegarde possible d'un patrimoine sans lequel d'innombrables questions resteraient définitivement sans réponse.

Disons d'abord que la production des faux n'est pas complètement éteinte. Quelques ateliers continuent à en fabriquer, avec des méthodes et des appareils qui sont à peu près ceux d'il y a un siècle. C'est pourquoi on peut encore facilement trouver des faux dans les jardineries.

Il est vrai que sur ce dernier marché – le jardinage amateur – les faux sont de plus en plus concurrencées par des machines portatives comme la débroussailleuse à fil. Mais si toutes ces machines sont indiscutablement efficaces, elles sont coûteuses, bruyantes, polluantes et parfois dangereuses. Leur principal avantage est probablement la facilité d'emploi : n'importe qui peut apprendre à s'en servir convenablement en quelques minutes. Alors qu'apprendre à faucher nécessite au minimum plusieurs semaines.

Mais il n'est pas impossible que ce handicap ne puisse être retourné en faveur de la faux. Il y a une trentaine d'années, un psychologue américain, David Tresemer, avait fait campagne en faveur de la faux, précisément parce que le maniement de cet outil était une école d'équilibre et de maîtrise du corps et de l'esprit. Et il est de fait qu'une bonne faux, bien réglée, est un chef d'œuvre d'ergonomie, comme elle est un chef d'œuvre de métallurgie. Le problème, ici, est que celui qui voudrait apprendre à faucher n'a en général personne à qui s'adresser, alors qu'il est si simple d'acheter une nouvelle tondeuse...

Ce n'est pas le lieu ici de discuter de cette question. Disons seulement que, depuis quelques années, il existe des compétitions de faucheurs dans plusieurs pays d'Europe, dont la France, couronnées par un concours international. Il faut saluer, et si possible aider, ce genre d'initiatives. C'est par elles en effet que pourra se reconstituer un milieu, non plus professionnel

comme autrefois, mais associatif, dans lequel les compétences nécessaires à l'emploi de la faux pourront se reproduire et se transmettre.

Conclusion

On peut dire aujourd'hui qu'au terme d'un siècle de travaux érudits et largement méconnus sauf d'une poignée d'amateurs, l'histoire de la faux est arrivée pour ainsi dire à maturité : notre savoir est rare, hétérogène, lacunaire, parfois même erroné, mais nous en savons assez pour pouvoir poser les principaux problèmes. Il est possible, si on le veut, de faire sortir cette histoire de la phase des essais érudits où elle est restée confinée jusqu'ici.

Mais pour cela, un véritable programme de recherches coordonnées est nécessaire. J'ai tenté, dans cet article, de donner une idée de ce que pourrait être son contenu. Je voudrais, pour conclure, rappeler les principales conditions qui devraient être remplies pour qu'un tel programme puisse aboutir à des résultats positifs.

Il y a, d'abord, une condition de lieu et une condition de temps. L'histoire de la faux intéresse toute l'Europe : on ne peut la comprendre que très imparfaitement si on reste à l'intérieur des limites de tel pays ou de telle région. Et l'histoire de la faux intéresse la très longue durée : on ne peut pas davantage rester à l'intérieur de telle ou telle époque, correspondant au découpage plus ou moins traditionnel des spécialisations historiennes. Il ne s'agit pas d'abolir ces découpages, qui ont leur logique. Il s'agit de trouver les moyens de faire collaborer les spécialistes à l'œuvre commune.

Et cette collaboration est encore plus indispensable si on raisonne en termes de disciplines. L'histoire et l'archéologie sont concernées au premier chef. J'ai peu parlé de l'ethnologie et pas du tout de la linguistique (ou de la philologie), dont pourtant l'apport est absolument essentiel. Il faudrait aussi tenir compte des sous-disciplines comme l'iconographie, le folklore... L'archéologie expérimentale, la métallographie ne se sont encore presque pas intéressées à la faux : on peut en attendre beaucoup. Sans oublier l'ergonomie (ou l'anthropologie physique), pour nous apprendre à identifier et à distinguer les gestes du faucheur dans les différentes traditions locales, etc.

La question est maintenant de savoir si la collectivité des sciences sociales est en mesure de prendre un tel programme en considération. Ou en un mot, si le jeu en vaut la chandelle.